

-SAVIDZ
L.274.33

Bibl. cant. US Kantonsbibl.



1010011441

TA 428

LES LÉGENDES DU GLACIER

Recueillies dans le Lötschental

par

Joh. SIEGEN

Rév. Prieur de Kippel



Avec 35 illustrations de EUG. REICHLEN

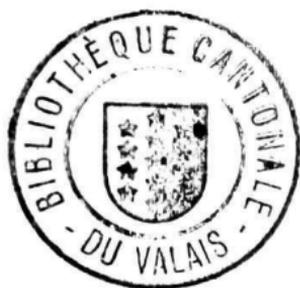
LAUSANNE, EDITIONS SPES





Les
Légendes du Glacier





1134

L'ouvrage original en langue allemande a paru sous le titre de *Gletschermärchen*,
à la Librairie Ernest Kuhn, Berne et Bienne.

LES LÉGENDES DU GLACIER

RECUEILLIES DANS LE

LÖTSCHENTAL

PAR
(oh [ann])
J. SIEGEN
REV. PRIEUR DE KIPPEL

Traduction française de J. BOHY [uliette]

AVEC 35 ILLUSTRATIONS DE
EUG. REICHLEN



SURCIT

[1921]

LAUSANNE
ÉDITIONS SPES

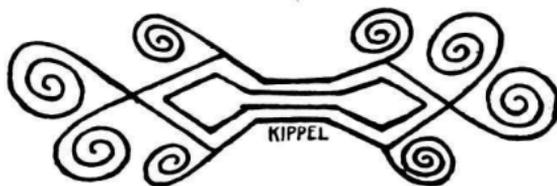
Tous droits réservés.



TA 428

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Les Glaciers sont vivants	5
Le Chant merveilleux	11
Anne la Blanche	21
Le Glacier Long	31
La Meule de Milinegga	39
Le Nain du Lac de Stampach	47
Les Esprits de la Montagne	55
Les Pauvres âmes du Glacier	63
Le « Veillée » chez Vèrène	75





Les Glaciers sont vivants...

Les habitants de la plaine parlent en tremblant des terreurs de la haute montagne. Né sur son sol, le montagnard ne saurait y voir aucun sujet d'effroi. De même que le méridional chérit le rivage où il vit le jour et ses bouquets de palmiers, de même le montagnard porte en son cœur l'amour de ses forêts de sapins, de ses alpages et de ses glaciers. Peut-être aime-t-il d'autant mieux sa sauvage patrie qu'elle exige de lui le double tribut de son courage et de son labeur acharné.

La meilleure preuve de l'amour du montagnard pour sa montagne, c'est la poésie dont il l'entoure. Pour lui, les glaciers, les rochers rigides, les eaux mugissantes et les vents glacials se transfigurent : ce sont les vivants et fabuleux personnages d'un éternel drame alpestre.

Un Génie auquel sont asservis d'autres esprits est Roi de la montagne. Ses fidèles serviteurs, Avalanche et Tempête, partagent son antre, et les Glaciers, monstres énigmatiques, lui obéissent.

Tantôt dragons aux gueules béantes, tantôt serpents sinueux, les glaciers s'agrippent aux vertigineuses pentes de l'Alpe, ou se faufilent entre les montagnes en creusant d'étroites vallées.

Qui sait la vie mystérieuse de ces géants de glace ? A la fois morts et vivants, ils semblent immobiles, et se meuvent ; matière inerte, ils se transforment sans cesse ; muets, ils tonnent à leurs heures. Ici, le glacier dispense la vie, et là-bas l'anéantit ; il brise les arbres et laboure la terre pour la semence nouvelle, aidant et ruinant tour à tour le travail de l'homme. Il est tout mystère et révèle parfois ses secrets : grottes de glace cristalline aux profondeurs bleues ou vertes et tendues d'innombrables stalactites couleur d'arc-en ciel ; des hommes même, jadis disparus dans des crevasses traîtresses, reposent dans son sein glacé et par instants, comme à travers un cercueil de verre, le glacier les exhibe comme une proie.

Souvent, assis sur quelque roc poli par les eaux, pâtres et chasseurs, fils de la montagne, écoutent,

silencieux, s'essayant à surprendre la vie mystérieuse du colosse. D'où viennent ces cascades s'échappant du glacier et qui vont alimenter quelque minuscule lac alpestre ? D'où cet éternel murmure des profondeurs ? Vers quel but le glacier entraîne-t-il la moraine sur sa puissante échine ?

Avant même que les savants ne s'en préoccupassent, les fils de l'Alpe avaient résolu ces questions. Maintes études scientifiques n'ont fait du reste que confirmer les observations des montagnards. Seule la tradition orale a maintenu parmi eux le riche folklore des Alpes. Au cours des longues veillées, parés de poésie, parfois même sous forme de vers, les secrets de la montagne se sont transmis des pères aux fils.

Comment se formèrent les nouveaux glaciers ? Le montagnard raconte : Une jeune fille immaculée, l'Hiver, rassembla jadis des morceaux de glace pris dans sept glaciers différents et les déposa au lieu appelé Lötschenlücke. De la sorte la Vache blanche — le Glacier long — put s'allonger. Une fois déjà elle avait menacé le village de Gampel, par delà la Luägla ; puis s'était retirée. Les chèvres de Gampel broutèrent d'abord là où paissent maintenant les vaches. Mais la vallée sera dévastée à nouveau. Une

fois encore, par delà la Luägla, la Vache blanche regardera la vallée du Rhône.

Les migrations de glaciers de jadis se répètent de nos jours, dans de plus faibles proportions. Actuellement les glaciers tendent à envahir les vallées. Pourquoi ce mouvement ? La Dame blanche (les névés) est assise là-haut, sur la cime éternellement gelée. C'est elle qui fait avancer le monstre de glace, et menace ainsi la demeure des hommes.

Le glacier entraîne dans sa marche des blocs de granit qu'il creuse, polit, roule et parfois arrondit en meules ; puis un jour il les transporte au loin, jusque sur les cols élevés. Telle la « Meule de Milinegga ». Les eaux sourdent et, se précipitant, creusent dans le roc des gorges où elles bondissent et grondent. Ainsi, le « Chant merveilleux ».

Parfois aussi les glaciers se font redoutables. Les blocs de pierre de la moraine s'abattent comme grêle sur les alpages : « Le sorcier de Gandegga ! » chuchotent les pâtres effrayés. Ebranlée par des eaux torrentielles, la moraine allonge une avant-garde de pierres dans la vallée. « Les boucs du glacier ! » s'écrient les montagnards inquiets. Un lac alpestre déborde, ses eaux inondent et dévastent tout sur leur passage : « Le nain du lac en fait des siennes ! »

Qui a sondé ces choses que seul le temps a vues ? Le Juif errant, dont le repos ne commencera qu'au jour du Jugement dernier, les a contemplées et sait en témoigner. Non seulement conteur agréable, il dispense aux hommes les enseignements de sa longue expérience ; tel un bon maître, il enseigne à vivre.

Une poésie populaire empreinte de foi chrétienne possède une haute valeur éducative. A leur tour, les légendes des glaciers nous répètent : gardez-vous de la désobéissance, de la jalousie, de l'impureté, de l'ingratitude, de l'injustice et de toute impiété. La bénédiction de Dieu s'éloigne du pécheur, mais elle récompensera la vertu. Nos prières et la bénédiction de l'Eglise nous protègent contre les dangers de la montagne.

Aujourd'hui, nos montagnards cachent leurs croyances poétiques avec une pudeur craintive, redoutant le scepticisme de l'étranger moqueur et sacrilège. Acculée dans son étroite patrie, la poésie populaire alpestre se meurt lentement, comme un peuple vaincu par l'envahisseur. Puissent ces derniers reflets trouver accueil et sympathie auprès de quelques nobles cœurs.

L'AUTEUR.



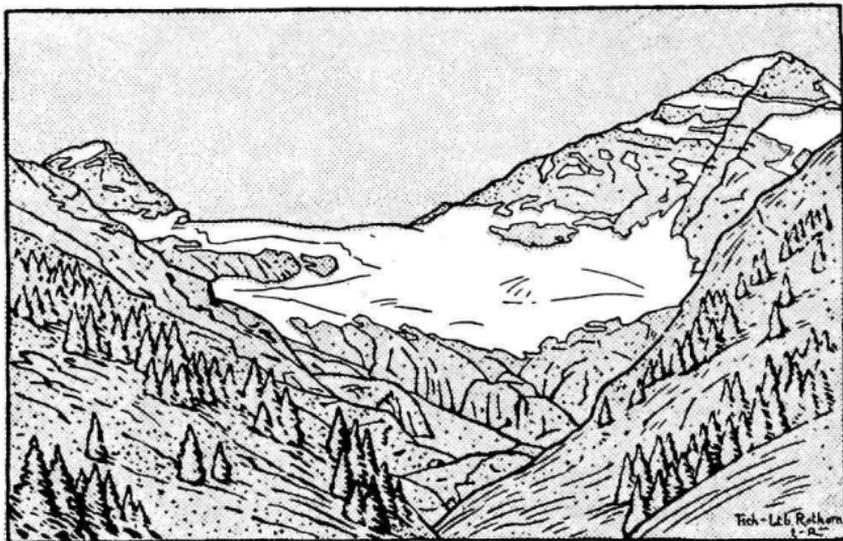


Le Chant merveilleux

Certain endroit du Faflertal, au pied du Breithorn, est appelé dans le pays *das Wunderspiel*. C'est le point où les cascates blanches d'écume tombant du Petersgrat se réunissent en un torrent qui gronde au fond de l'étroite gorge qu'il s'est creusée dans la roche calcaire. En haut, les deux lèvres de la gorge sont rouges de roses des Alpes. Parfois un pâtre de la Fafleralp s'en approche et, penché par-dessus les buissons empourprés, il écoute, l'air rêveur.

Lorsqu'on lui demande ce qui l'attire de la

sorte vers l'abîme, le pâtre répond à voix basse, comme on confie les secrets : « N'en-



tendez-vous pas ? N'entendez-vous pas le chant merveilleux ? »

Et celui qui se penche alors, entre ciel et terre, sur la vertigineuse crevasse, entend à son tour. Il entend, montant de la profondeur, une musique étrange, douce, puis plus haute, grondante puis berceuse, s'enflant et s'abaissant avec le bruit des eaux et le souffle

de l'air qui semble mourir et sans cesse renaît, douce, puis plus haute, grondante, puis berceuse...

— Vois-tu le musicien, berger ?

— Non, je ne vois personne. Mais la mère de ma grand'mère a vu son violon et sa mère l'a entendu en jouer. Ma grand'mère parlait souvent du musicien et nous recommandait de ne pas nous pencher trop avant pour l'entendre, car, disait-elle, les enfants désobéissants ne remonteront pas du précipice, comme fit le joueur de violon. Voulez-vous savoir son histoire ?

— Conte-nous cela, berger.

— Trois fromagers vivaient jadis sur la Blümlisalp, dans l'Oberland bernois. Les soirs de lune deux d'entre eux venaient souvent « à la veillée » à Gugginen. Mais le troisième restait chez lui, avec son violon, qu'il préférait à toutes les jolies filles du monde.

Un jour les deux fromagers, qui désiraient danser au son du violon, pressèrent le musi-

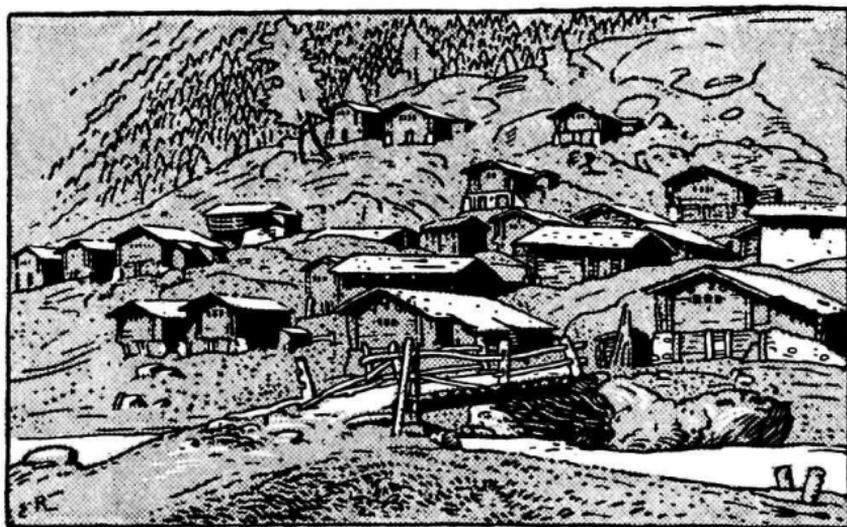
cien de les accompagner. Après s'être fait prier longtemps, le jeune homme les suivit.

Agiles comme des chamois, ils courent à travers arêtes et névés, gorges et crevasses et, parvenus à l'endroit où nous sommes, franchissent d'un bond ce précipice.

A Gugginen, ils trouvent joyeuse compagnie. Des jeunes filles des alpages de Fafler et de Gletscher ont été invitées à la fête et sur des plats d'étain sont empilés, haut comme des tours, d'appétissants gâteaux dont le premier doit être la récompense du meilleur danseur.

Glorieux, les Bernois présentent leur musicien à la compagnie. On lui demande aussitôt un échantillon de son art. Et le violon se met à chanter. Telle une voix céleste, il parle de bonté, de beauté, d'honneur, de foi, de fidélité. Son chant se fait si pur, si doux et pénétrant que des larmes roulent sur les tabliers blancs des danseuses. Et tout au fond des cœurs une voix répète : Fidélité, fidélité !

« Le musicien mérite le prix ! » s'écrient tous les auditeurs lorsque la musique s'est tue. Et la maîtresse du logis ajoute : « Que le



Seigneur accompagne tout le monde à la maison ! »

Blêmes de jalousie les deux fromagers veulent se jeter sur leur compagnon. Prévoyant les coups, déjà il s'est enfui. Un rayon de lune lui montre son chemin, mais hélas ! trahit aussi ses traces. Dans le Wollwald, les pour-

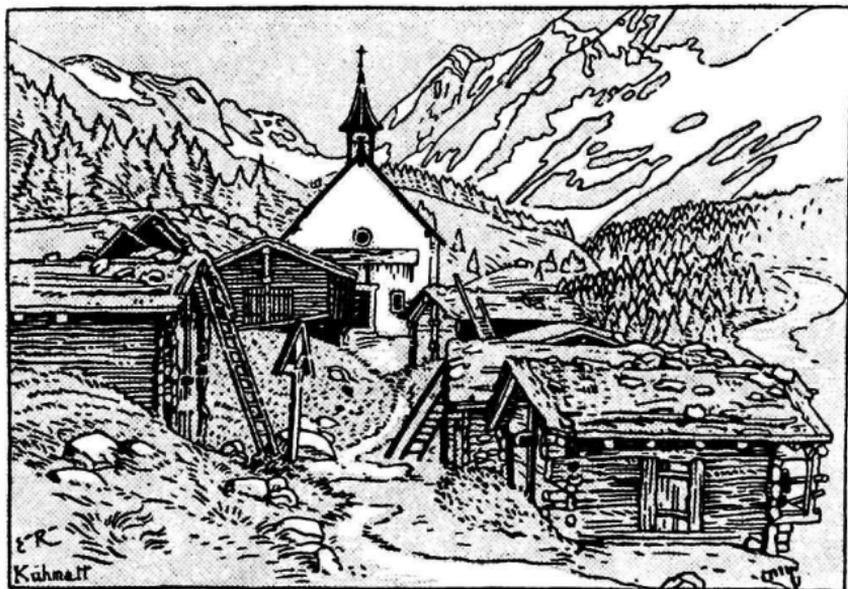
suivants le serrent de si près qu'ils marchent sur son ombre, et ici même, au bord du précipice, à l'endroit où le musicien allait sauter, ils le touchent au dos, le poussent en avant...

« Jésus, Marie et saint Joseph ! » Un grand cri s'est échappé de la poitrine du musicien précipité dans l'abîme. L'écho le répète, le porte jusqu'aux plus hauts sommets, jusqu'aux étoiles...

Les meurtriers ne songent pas à se réjouir de leur coup. Chacun tenant l'autre pour rival et ennemi, ils s'étreignent sans prononcer une parole, luttent et roulent enlacés dans l'abîme, avec une horrible clameur qu'étouffent les flots mugissants.

Personne ne l'a vu, mais les choses ont dû se passer ainsi ; car pendant les nuits de lune, il se passe ici des choses à vous glacer le sang dans les veines : Deux hommes sortant de la forêt, s'élançant vers le torrent, luttent ensemble au bord du précipice et y roulent en poussant un cri terrible. On n'a pas eu le

temps de réciter un *Pater* que déjà ils ressortent du bois et recommencent leur duel qui s'achève par la chute dans l'abîme avec ce cri



affreux. Et cela continue ainsi toute la nuit : au moment où la lune disparaît derrière la montagne, ou pâlit à la première lueur du jour, les rochers se renvoient une dernière fois le lamentable cri des meurtriers.

— Et le musicien, berger ?

— Pour celui-là, le bon Dieu ne l'a pas ou-

blié. Revenu à lui, il croit s'éveiller d'un horrible cauchemar. Mais non, il n'a pas rêvé. Le fracas des eaux et une pluie d'écume sur les pierres le lui prouvent assez. Puis il distingue, au-dessus de sa tête, des parois de rochers lisses, se resserrant à leur sommet et qui lui ôtent tout espoir de sortir de cet étrange lieu. Seuls quelques oiseaux surgissant de leurs retraites s'envolent bien haut vers le soleil. Hélas ! le musicien ne peut pas se suspendre à leurs ailes. Vainement il tente un appel : sa voix n'atteint pas oreille humaine, car l'étroite gorge l'emprisonne et le tumulte des eaux la noie.

Alors le musicien prend son violon et, en jouant, il confie sa détresse à ce fidèle ami. Et une musique s'élève qui monte plus haut que la voix humaine, jusqu'à la Reine des Anges, la Consolatrice des affligés. Longtemps les plus beaux hymnes à la Vierge s'égrènent sur les cordes et pour la dernière mélodie, le vieux cantique des pèlerins de Küh-



mat, la voix cristalline chante avec une infinie douceur.

Le Ciel a entendu ce chant d'amour et de foi. Comme guidé par la main d'un ange, le musicien se lève, pose le pied sur le rocher à pic. O miracle ! La pierre cède comme de la cire chauffée. Pas à pas, le prisonnier s'élève vers la lumière, et bientôt, remonté de l'âbîme, il foule l'herbe sous le grand soleil.

Ce fut ce matin-là qu'on aperçut le musicien pour la dernière fois. Des femmes montant à l'alpe entrèrent dans la chapelle de Kühmatt et trouvèrent la grande grille de fer ouverte. Le musicien était agenouillé devant l'autel, jouant son dernier chant. Quand il eut achevé, il déposa son violon sur l'autel en offrande à la Sainte Vierge.

Il ne retourna pas sur la Blümlisalp et jamais non plus à Loetschen. Il n'est resté de lui que cette mélodie montant du torrent et qu'on appelle aujourd'hui encore *das Wunderspiel*, c'est-à-dire : le chant merveilleux !



Anne la Blanche

Sur l'abrupt rocher de Tourbillon, frère jumeau de la colline de Valère, habitait la femme la plus riche et la plus belle de la ville de Sion. Elle se nommait Anne, mais comme elle portait toujours une robe blanche — non pas seulement aux mariages et aux baptêmes — dans le pays on l'appelait « la Dame blanche ».

Chaque année, au moment où le printemps franchissait le seuil du Léman pour remonter la vallée du Rhône, on apercevait, sur Tourbillon, la blanche Anne contemplant avec nostalgie les sommets étincelants du haut Valais. Elle était née là-haut et y avait laissé

son cœur. Un beau jour elle disparut subitement, partie, disait-on, à la recherche du plus bel endroit du pays pour y établir sa résidence d'été. La Dame blanche parcourut toutes les vallées élevées, escalada bien des arêtes ; sur la chaîne sud des montagnes, le föhn la chassa ; sur la chaîne septentrionale, le vent du nord cingla sa figure et la rebuta. Après de longues explorations, elle arriva au lieu où confluent les trois torrents blancs d'écume qui descendent du Glacier Long, du Grosshorn et du Beichgrat.

La Dame blanche avait trouvé ce qu'elle rêvait : un minuscule lac alpestre, éblouissant comme un miroir d'argent ; des sources d'eau cristalline et des grottes de glace bleu de ciel. C'était bien là, la seconde patrie de la blanche Anne. Les premiers rayons du soleil levant l'y éveillent et au milieu d'un cirque de montagnes, les derniers feux du crépuscule dorent sa robe blanche de neige.

En ce lieu béni, Anne fait élever une mai-

son et plante un jardin où prospèrent des arbres qu'on ne vit jamais à pareille altitude. Elle est heureuse ; grâce à ses soins, tout verdit et fleurit autour d'elle. Pourtant quelque chose manque à son bonheur ; Anne souffre d'un mal commun à bien des créatures : elle est seule et son isolement lui pèse. Nul ne franchit jamais les bornes de son petit paradis. Les pâtres des alpes de Gugginen et de Gletscher ne font paître leurs bêtes que jusqu'aux torrents bordant le domaine de la Dame blanche et les chasseurs traversent glaciers et ravins afin de l'éviter. Il devient évident que tous agissent de parti-pris contre l'étrangère.

« Puisque les hommes me haïssent, j'aurai du moins des animaux dans mon paradis ! » s'écrie alors la Dame blanche. Et bientôt, elle a attiré dans ses pâturages fleuris tous les chamois des régions avoisinantes. Dès lors les chasseurs parcourent vainement la montagne. Comme par un charme magique, Anne

retient sur ses terres tout le gibier du pays.

Un hardi chasseur se présente enfin devant elle et lui dit fièrement : « Je ne viens pas ici en mendiant, je t'offre de payer les bêtes dont tu t'es emparée par ruse. Quel est ton prix ? »

Non moins fièrement, la blanche Anne toise le chasseur du plumet de son chapeau à la boucle d'argent de ses chaussures, puis elle fait son prix : « Pour chaque chamois la plus belle vache du troupeau et un jeune pâtre par-dessus le marché. »

Hélas ! L'argent de tous les chasseurs réunis ne paierait pas semblable prix. Le fier chasseur s'en va tête basse. Sorti du domaine de la Dame blanche, il s'assied sur quelque bloc erratique et demeure pensif, accablé. Un pâtre de Gugginen l'y découvre et s'informe de la cause de son abattement.

— Tu as le cœur trop dur pour me venir en aide, dit le chasseur d'une voix amère, sinon tu ne laisserais pas tes vaches brouter péni-

blement ces maigres pâturages, tandis que de l'autre côté du torrent les chamois se pressent dans l'herbe haute.

— Mon cœur n'est pas de pierre, répond le pâtre de Gugginen, mais je sais qu'obéir me vaudra plus de bénédictions que les meilleurs pâturages. Il m'a été défendu de poser le pied sur le sentier qui mène chez la Dame blanche.

— Es-tu donc un enfant ? Mets-toi sur la plus belle vache du troupeau et de la sorte tu n'enfreindras aucune défense.

En un instant, comme poussé par le Malin, l'homme a rassemblé son troupeau. Monté sur sa plus belle bête, il s'avance sur le sentier défendu et pénètre dans le domaine de la Dame blanche. A son approche, tous les chamois fuient vers les rochers et les sommets.

Qu'a donc trouvé le pâtre de Gugginen dans le paradis de la blanche Anne ? Elle est généreuse, il est vrai, mais hautaine et froide, comme si elle avait une pierre à la place du cœur. Bientôt le pâtre soupire après ses sem-

blables, les hommes de la vallée, pauvres mais pleins de bonté. Hélas ! la Dame blanche le tient en son pouvoir, elle ne le laissera pas partir.



Jour après jour, elle remet au lendemain le départ du vacher.

Enfin, n'y tenant plus, il décide en secret : oui, ce sera demain ! La nuit venue, il bourre d'herbe les grosses cloches de ses va-

ches avec lesquelles il partira sans bruit aux premières lueurs du jour.

La nuit s'avance. Le pâtre ne dort pas et cette nuit lui semble longue, longue et froide... L'aube luit enfin. Mais quel spectacle découvre le pâtre de Gugginen ! A ses pieds,

trois glaciers descendus de la Lötschenlücke, du Grosshorn et du Beichpass s'entrelacent comme trois monstrueux dragons. Les parois de glace sont si hautes et déchiquetées, si ravinées et crevassées qu'un pied humain y chercherait vainement un passage. Comme chaque jour le soleil monte à l'horizon, mais sur cette étendue glacée ses rayons ne réchauffent rien. Les torrents restent figés, l'herbe flétrie ne se redresse pas. Et toutes les vaches ont péri, gelées debout, les yeux grands ouverts...

O généreuse Dame blanche, aie pitié du pauvre pâtre séduit ! Brise ce terrible enchantement !

Mais la Dame blanche est impuissante à conjurer le désastre. Cent années ne suffiraient pas à faire fondre ces glaciers qu'elle a appelés en une nuit. Sous ses yeux, le pâtre de Gugginen se meurt de nostalgie. Bientôt il expire et Anne couvre d'un linceul son corps raidi.

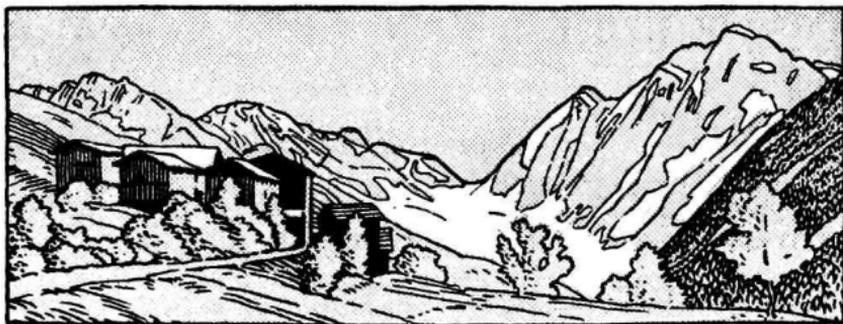
Elle-même doit abandonner son paradis transformé en un désert de glace. La malédiction qui pèse sur elle lui fait fuir son domaine, la pousse jusqu'aux plus hauts rochers, jusqu'à la plus haute cime où elle devra gémir et pleurer sans cesse, tant que ses larmes poliront le dur granit et y creuseront de profonds sillons.

Depuis ce temps-là les glaciers ont fondu, des sources ont jailli à nouveau. L'herbe a reverdi et au bord du torrent s'échappant du glacier croissent des genévriers et des roses des alpes. Mais jamais plus la tiédeur du soleil ne ressuscita dans sa beauté première le paradis perdu de la Dame blanche. De ce qui fut sa maison, il ne reste que quelques pans de murs moussus et aujourd'hui encore les habitants du pays évitent ces lieux presque autant que leurs anciens, au temps de la Dame blanche. Des pâtres, des chasseurs y passent, parfois même s'y asseyent au soleil en respirant l'air frais des glaciers tout pro-



ches. Mais de mémoire d'hommes, jamais pâtre ne se risqua à passer la nuit en cet endroit avec ses bêtes, ni chasseur à y attendre l'aube à l'abri de quelque rocher.

La Dame blanche n'a jamais quitté la haute cime où l'a rivée un juste châtiment. Elle ne regarde plus si le jardin refléurit qui fut jadis sa joie et causa son malheur. Les yeux fixés sur les glaciers, elle guette leur marche lente vers la vallée. Car la Dame blanche sait qu'au jour où le fleuve de glace recouvrira tout le Lötschental, et, s'avancant dans la vallée du Rhône, léchera de ses langues de glace le pied des collines de Valère et de Tourbillon, ce jour-là sonnera l'heure de sa délivrance. Mais d'ici là, bien des étés brûlants, bien des hivers glacials se succéderont et plus d'un pâtre de Gugginen contempera encore là-haut l'alpage où fut le paradis perdu de la Dame blanche, lequel porte encore son nom aujourd'hui : *die Anen*.



Le Glacier Long

Au temps où le Juif errant passa pour la première fois dans le pays valaisan, le Lötschental s'appelait encore *Lichttal*, c'est-à-dire « vallée de lumière ». De belles vignes croissaient dans les hautes vallées et jusqu'aux sommets les plus élevés s'étendaient des prairies et des pâturages. Il n'y avait nulle trace de neige là où sont aujourd'hui nos cols ; les arêtes les plus abruptes étaient dépourvues de glace. Ecoutez ce que le Juif errant raconte de cette époque-là :

« Le Lötschental appartenait alors à deux sœurs qui décidèrent de se partager leur patrimoine. Après avoir fixé la ligne de partage au-dessus de Kühmatt, elles tirèrent au sort.

Celle des deux sœurs à qui échet la partie inférieure de la vallée, dit à l'autre avec des larmes dans les yeux : « La chance t'a favorisée, ma sœur ; je n'ai que des forêts et des montagnes et toi tu as les champs et les pâturages. » — En ce temps-là on pouvait faucher l'herbe jusqu'où se trouve maintenant la Lötschenlücke ; dans le Gletschergrund, les bergers n'auraient pas su où trouver un caillou à lancer aux vaches qui s'écartent du troupeau, et là-haut, sur le Tschorrä, les femmes de Fafler faisaient paître leurs bêtes huit jours durant. A cause de la méchanceté des hommes, toute cette splendeur est enfouie aujourd'hui sous la glace et les pierres, la neige éternelle et des rocs énormes.

Un jour de printemps un étudiant en voyage arrivant dans le Lötschental et le contemplant de la Faldumlawine s'écria, rempli d'admiration : « Ah ! la belle vallée ! »

— Si tu voyais, en été, nos champs brûlés par le soleil, tu ne parlerais pas de la sorte, »

lui répondirent les villageois. « Je sais comment y remédier, » assura l'étranger. Hélas ! il eût mieux fait de garder pour lui ses conseils. « Faites rassembler par une jeune fille irréprochable des morceaux de glace provenant de sept glaciers différents. Qu'elle les dépose à la Löttschenlücke, au point où les montagnes sont le plus resserrées. Après quoi vous aurez de l'eau à boire tant qu'il vous plaira et vous pourrez arroser vos champs. Mais quand la vache blanche descendra vers vous, fuyez devant elle. »

Les paysans ne comprirent pas alors les dernières paroles de l'étranger ; sinon ils se seraient bien gardés de suivre ses conseils.

Une jeune fille rassembla donc des morceaux de glace de sept glaciers et les déposa sur la Löttschenlücke : la glace n'y fondit jamais et la « vache blanche » s'est avancée si loin dans la vallée qu'on l'appelle aujourd'hui le Glacier long. Si vos pères s'en étaient remis aux soins de la Providence, ils n'au-

raient pas été victimes de la méchanceté des hommes.

La partie inférieure de la vallée a subi, elle aussi, de grands changements. Là où s'étend si largement aujourd'hui le pierrier de la Wilerra, ondoyaient jadis de grasses prairies appartenant à deux sœurs. Très pieuses, elles avaient coutume, aux premiers tintements de l'Angélus, d'interrompre aussitôt tout travail, fût-il même urgent. Si elles étaient en train de lier une charge de foin, la cloche sacrée leur faisait lâcher la corde, et l'herbe demeurait sur le terrain durant tout le jour du repos. Un jour leur valet, qui se croyait plus sage que ses maîtresses, avait préparé trois charges de foin au moment où il entendit la cloche de St-Martin annonçant un jour de fête. « Tant pis ! s'écria l'homme. Ce foin je le porterai aujourd'hui à la maison... » La nuit suivante, le Wilerbach déborda et le domaine des deux sœurs fut complètement dévasté.



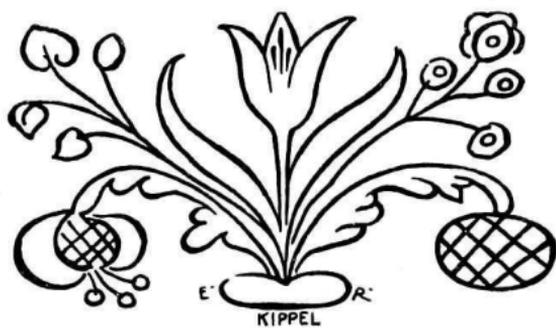
D'autres changements se produiront encore jusqu'à ce que je revienne dans le Löt-schental, car partout où j'ai passé il faut que je repasse. D'ici là, les limaces blanches auront enseveli Blatten ; le glacier suspendu là-haut servira de civière au village de Wiler. La Lonza roulera dans ses flots les saules noirs sur lesquels est bâtie Kippel et les eaux du Golnbach précipiteront Ferden dans la Kreschärren... L'Eternel seul sait où reposeront alors vos os, tandis que les miens erreront encore sur la terre mourante. Le temps marche et il avance plus vite qu'on ne le croit. Déjà les glaciers ont repris leur marche en avant : les cerises noires ne mûrissent plus dans votre vallée; les forêts, là-haut, reculent, on n'y défriche plus les champs et l'homme se retire des lieux élevés.

Lorsque je reviendrai dans votre vallée, elle s'appellera « Wüsttal » (vallée de la Dévastation).

.

Et maintenant je vous quitte, car chaque jour doit me trouver en un autre lieu, jusqu'à ce que le Seigneur vienne... Seigneur, viens bientôt ! »







La Meule de Milinegga

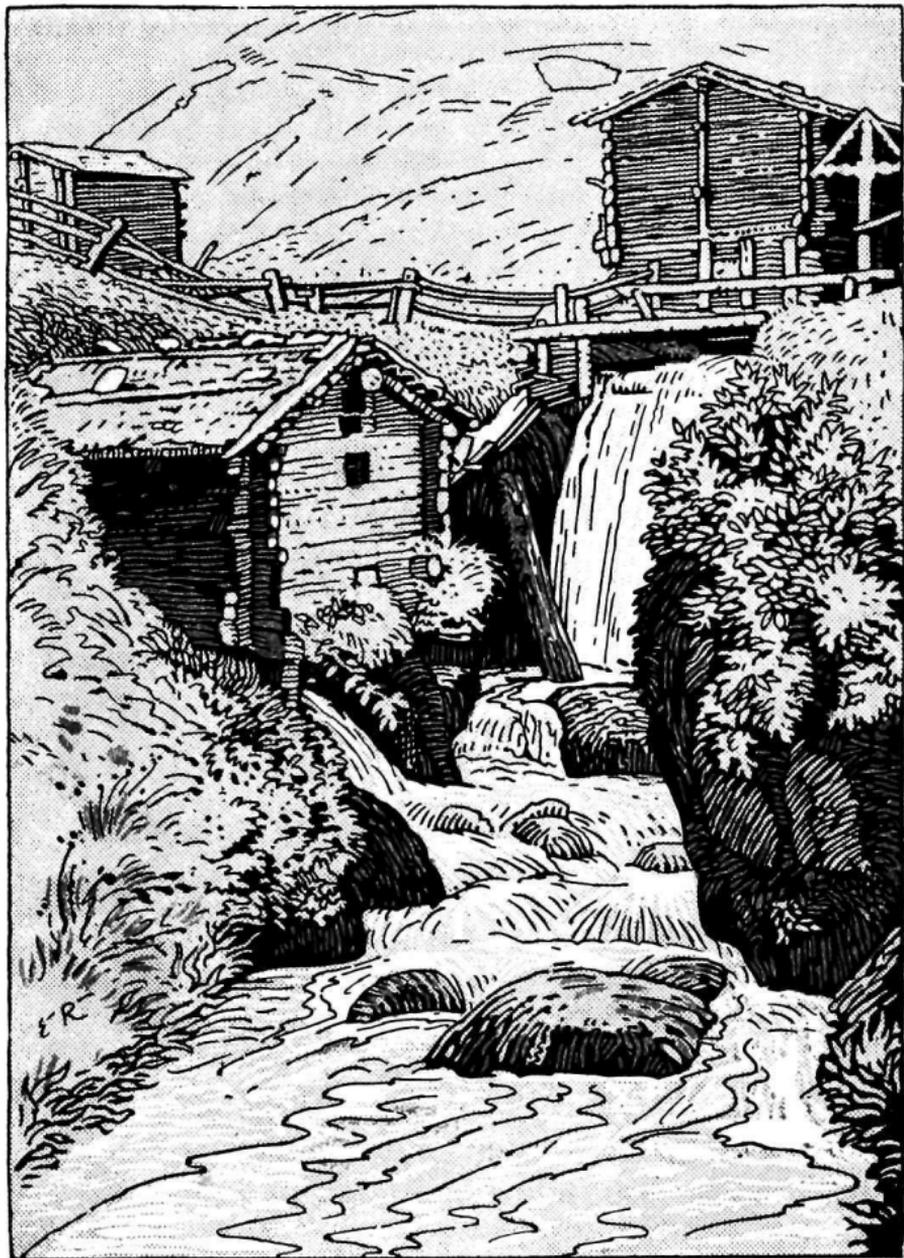
Milinegga est le nom d'un endroit entre les villages de Blatten et d'Eisten. Un moulin banal s'y trouvait jadis dont le souvenir subsiste dans ce nom de Milinegga ¹. Aussi loin qu'on se le rappelât, le vieux meunier d'Eisten avait fait marcher le moulin, ou plutôt, il aurait dû le faire marcher si quelqu'un d'autre n'avait travaillé à sa place.

Mais le vieux meunier avait beau faire ; chaque soir il entassait dans son moulin sacs de seigle et sacs d'orge : le lendemain matin le grain se trouvait moulu, la farine mise en sacs, les sacs liés et même époussetés, sans

¹ Millerstein = meule.

que le maître des lieux y eût seulement touché de son petit doigt. Il s'en étonnait fort et enfin sa curiosité l'emporta.

Un soir, il se dissimula dans un coin sombre de son moulin et se tint l'œil au guet. Bientôt la porte s'ouvre et le vieux meunier voit entrer un nain dont les culottes, — s'il en avait eus — n'auraient pas caché les jambes du petit Josi. Agile et leste autant que robuste, le petit homme se met à vider les sacs dans le blutoir, puis il fait tourner la meule à une allure telle que les tours ne se pourraient compter. Le grain versé en haut, ressort en bas en belle farine et l'un après l'autre les sacs sont remplis à nouveau et alignés en bon ordre. Dix jours auraient à peine suffi au vieux meunier pour accomplir le beau travail dont le nain s'était parfaitement tiré en quelques heures. Avant que la cloche d'Eisten sonnât Matines, un ordre parfait régnait dans le moulin et le bonhomme s'en allait comme il était venu.



Rentré chez lui, le meunier fait part à sa femme de sa découverte. Un « servant » est l'hôte du moulin. Ils s'en réjouissent et, la fête de Noël étant proche, les vieux époux décident de récompenser leur hôte nocturne par un cadeau. Dans un morceau de triège, la meunière taille le plus joli costume du monde, le coud soigneusement, y fixe poches, bouclettes et boutons luisants. « Puisque le bon Dieu ne m'a pas donné d'enfant, dit-elle, j'adopte notre nain pour tel. »

Aussi heureux que s'il lui était destiné, le meunier emporte au moulin le cadeau de Noël du zélé « servant ». Comme c'est la veille de la fête, il ne prépare pas de travail, car tous doivent fêter ce saint jour. Il dépose les différentes pièces de l'habillement sur un trépied, en mettant bien en évidence un joli casque à mèche brodé de laines vives.

Comme de coutume le nain entre au moulin. Il s'approche du trépied, regarde, s'étonne, puis en un clin d'œil enfile les vête-



ments. Et pirouettant trois fois s'écrie : « Me voilà un homme ! un véritable homme ! jamais plus on ne me verra ici. »



Mais à quoi songe le bonhomme ? Comme s'il ne s'agissait que d'une planche à fromage, il enlève les pesantes meules et les emporte hors du moulin avant même que le meunier ahuri ait eu le temps de défendre son bien.

Plus tard, beaucoup plus tard, le vieux

meunier revit ses meules, mais elles se trouvaient à une telle distance de Milinegga, qu'on ne pouvait songer à les y ramener. En quittant le moulin, l'impudent bonhomme, portant sur sa tête cette charge énorme, avait gagné les alpages élevés, franchi les cols et dépassé Ober-Ferden. Au moment où il atteignait la plus haute arête, d'où l'on descend sur Louèche-les-Bains, les cloches de Kippel sonnèrent la messe de Noël. Le voleur ne put faire un seul pas de plus ; les lourdes meules roulèrent sur le sol et dès lors, à jamais banni, le nain erre sur le Majinghorn tout proche.

Par les beaux matins d'été, les jeunes filles de Kummen qui paissent leurs vaches à Ober-Ferden entendent parfois le nain du Majinghorn roulant ses meules sur le glacier. Jamais on ne l'aperçoit. Mais durant les nuits de tempête, le voleur est condamné à sauter d'un seul bond sur le col, où il doit charger les meules sur sa tête, comme il fit jadis au

moulin de Milinegga. Et tant que souffle la tempête, les lourdes masses de pierre tournent sur la tête du voleur, avec un bruit de tonnerre qui s'entend jusqu'à Kummenstafel.

Aujourd'hui encore, lorsqu'on franchit la montagne, on peut voir les meules de Milinegga gisant sur le sol au point où se partagent les eaux descendant vers Louèche et vers Loetschen. L'endroit est appelé *Beim Millerstein* (vers les Meules), et les pâtres de Kummen se répètent de père en fils

Qu'il n'est si bon et brave nain
Qui ne joue un tour de vilain.





Le Nain du Lac de Stampach

Le nain du lac de Stampach rendit un jour un service douteux à un chasseur d'Eisten. Au moment où celui-ci longeait le glacier de Stampach, qui s'avance jusqu'au lac, il aperçut subitement le bonhomme. En bottes grises, redingote bleue et casque à mèche, il se tenait perché sur la moraine et paraissait regarder attentivement, bien loin au-dessous de lui, la vallée creusée au pied des montagnes énormes. Se sentant découvert, le chasseur s'approche du nain, et pour ne pas s'alié-

ner ses faveurs, il lui demande respectueusement : « Que cherches-tu donc là-bas, ô grand roi de la montagne, dans ces profondeurs où vivent les hommes ? » A quoi le nain du lac de Stampach répondit : « Mon lit est trop court, mes bottes trop étroites. Bientôt je m'étendrai par delà les forêts et les champs. »

Le chasseur a compris ce langage : le Génie de la montagne prépare une voie d'écoulement aux eaux du lac devenu trop étroit. En torrents dévastateurs, elles se précipiteront sur les pâturages, les prairies et les chalets. Qu'adviendra-t-il de ses prairies à lui, les mieux situées de la vallée ? La peur, qui le fait se hâter, suggère un moyen au chasseur d'Eisten. Par ruse, il détournera le coup qui le menace.

Le lendemain est jour de kermesse à Kuhmatt, une fête pour toute la vallée. Dès le matin, les habitants des communes éloignées s'y rendent en groupes et dans leurs vête-

ments noirs des grands jours. Tout ce monde traverse le village d'Eisten et le chasseur, assis devant son chalet, les salue à leur pas-



sage. Voici s'avancer Meyer, de Ferden, le richard du pays. Pour celui-là l'accueil du chasseur se fait particulièrement aimable — non point à cause du respect que l'homme lui

inspire, mais bien plutôt grâce au prestige que lui donnent ses sacs d'écus.

Habilement notre chasseur l'entoure, l'escorte, se fait son compagnon. Enfin, il atteint son but : la conversation roule sur son beau domaine des Bleiken que menacent les eaux du lac de Stampach.

Meyer se vante : « Je possède des terres dans tous les coins de la vallée, les Bleiken excepté. Veux-tu me céder les tiennes ? »

L'occasion est unique de se défaire avec profit d'un bien voué à une ruine certaine. Vendeur et acheteur sont tous deux convaincus qu'ils gagneront à l'affaire, qui se conclut promptement. Le soir même le riche Meyer paie en or sonnante le prix convenu et le chasseur se frotte les mains, en se disant qu'il a véritablement trouvé un trésor. Mais sa joie devait être de courte durée.

Toute la nuit suivante un bruit sourd tonna dans la direction des hauts sommets. On eût dit que le glacier de Stampach broyait sous

son poids les rocs qui lui servent de lit. Au petit jour, on sentit nettement jusqu'aux villages de Blatten et d'Eisten, et même très haut sur l'alpe de Telli, une odeur de terre fraîchement remuée et de rocs réduits en poudre. « Le Stampach en fait des siennes », se disaient entre eux les montagnards inquiets. « Le bon Dieu protège nos champs des Bleiken ! » Et la nuit s'achève dans l'angoisse, car à travers l'obscurité, personne n'ose se risquer dans les parages du torrent déchaîné.

Le lendemain matin le soleil éclaire un triste tableau. Les riches prairies qui s'étendaient des bords de la Lonza à ceux du Stampach ont disparu sous une couche de limon et de cailloux. Au milieu de ce désert, le torrent, apaisé maintenant, coule dans le nouveau lit qu'il s'est creusé. Mais les deux ponts emportés témoignent que l'eau dévastatrice s'est élevée jusqu'aux rochers encerclant la vallée.

Bientôt le mystère s'éclaircit ; le lac au

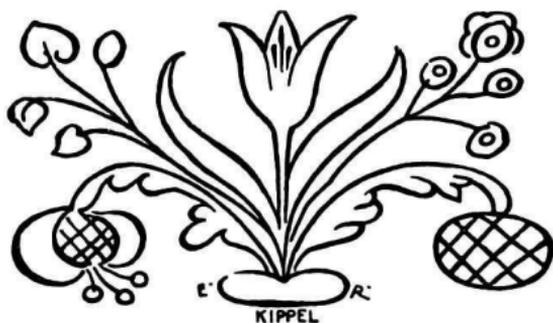
pied du glacier de Stampach a débordé, et, entraînant la moraine, ses eaux se sont ruées en torrents par delà la brèche qui leur servait d'écoulement. S'il l'avait voulu, le chasseur d'Eisten aurait pu prédire cette catastrophe. Mais à quoi cela eût-il servi ? Quel profit en aurait-il retiré lui-même ? Sa ruse et les remords qu'il en éprouve tourmentent sa conscience. L'or mal acquis a perdu toute valeur pour lui. Il ne le regarde ni ne le touche plus. Une seule pensée l'obsède : « J'aurais dû tout dire ! J'aurais dû tout dire ! Cet or ne m'appartient pas ! »

Enfin, n'y tenant plus, le chasseur se rend à Ferden, va trouver le riche Meyer et déposant l'argent reçu sur la table, il déclare : « Reprenez votre or, il ne m'appartient pas, car c'est par ruse que je l'ai acquis. Je savais que le lac de Stampach déborderait et dévasterait mon domaine. »

Le riche Meyer de Ferden, qui avait aussi son orgueil, refusa de reprendre la somme

payée et obligea le chasseur à garder son or.

Ainsi l'homme orgueilleux paya sa fierté de son argent et le chasseur son coupable silence par le tourment d'une mauvaise conscience.







Les Esprits de la Montagne

En écoutant jadis nos vieux guides raconter les premières ascensions de nos Alpes, nous leur avons maintes fois demandé : Pourquoi vos pères ne se sont-ils pas risqués, eux aussi, à escalader les sommets ? Et les vieux de répondre invariablement : Ils étaient persuadés que le Génie de la montagne ne l'aurait pas toléré.

Chaque sommet possède son génie, plus ou moins puissant, selon les dimensions de la montagne. Un sommet disparaît-il derrière les nuages : le génie met son capuchon. Le ciel se voile-t-il, alentour, de ces plumes lé-

gères qui vont s'effilochant et s'allongeant : le génie peigne sa longue tignasse. Et du même coup l'invisible personnage joue le rôle d'un baromètre infailible. Tel celui du Bietschhorn, le plus grand de la vallée, et dont la règle est la suivante :

Quand le Bietschhorn met son chapeau,
C'est que le temps sera beau.
Mais s'il se coiffe de plumes
Il tombera pluie et brumes.

Quel luron que ce génie du Bietschhorn ! D'un coup de son levier, il émiette des rochers ; d'un seul pied, il vous ébranle un glacier de telle sorte que ses fragments sont projetés au loin... Ce puissant souverain s'est adjoint deux serviteurs, deux boucs noirs haut encornés. Partout où elles passent, les affreuses bêtes labourent le sol et font pleuvoir des pierres énormes. Elles gîtent à l'ordinaire dans la région du Gallengufer et s'abreuvent de l'eau du Gallengbrunnen, lequel tarit aus-

sitôt. Parfois les monstres noirs s'avancent jusque dans la vallée, en été surtout, lorsque les glaciers fondent comme cire au feu, ou



bien après quelque terrible orage de haute montagne. Alors des bruits sourds grondent lugubrement sous le glacier ; la moraine bouge, comme ébranlée par une force souterraine, et soudain un torrent de limon et de pierres se précipite en bas le Birchinn.

Un jour, des faneurs qui travaillaient dans les Brunnmatten virent arriver l'avalanche

de boue et de pierres et au même instant, ils entendirent distinctement l'un des boucs noirs disant à l'autre : « tire bien, tire bien », à quoi son compère répondit : « ça ne me va guère, ça ne me plaît guère, on jeûne là-bas aujourd'hui... »

Là-dessus le recteur de Blatten vint dire une messe au pied de la croix neuve au bord du Birchbach. Et tandis qu'il lisait, le Malin lança du sable et des cailloux sur le livre de messe, tentant ainsi d'empêcher le sacrifice et d'échapper à son bannissement. Mais il n'y réussit point.

Outre les boucs noirs du Birchbach, un esprit malfaisant qui avait pris la forme d'un chamois de grande taille hantait jadis la région de la Gandegga, haute moraine latérale du glacier de Dischligbach et qui s'allonge jusqu'aux pâturages. Ce monstre-là apparut un jour à un homme d'Eisten et à son fils, lequel devint plus tard le Prieur Siegen, qui vivait il y a deux cents ans.

Le jeune garçon se trouvait alors avec son père dans le Gorpä où ils cueillaient du genévrier. A l'heure chaude de midi, tous deux



s'endormirent. Soudain le fracas d'une chute de pierres les éveille en sursaut. « Oh ! quelle bête est-ce que je vois, là-bas, dans le Gandeggun ? » s'écrie l'enfant.

— Je ne vois rien, répond le père.

— Et moi, je la vois très bien. Elle gratte la terre avec ses pieds, tellement que les pier-

res volent dans le Gletschergrund et jusqu'aux Anen... »

— Mon fils, c'est le mauvais génie du Gandeggun qu'aperçoivent seuls les enfants innocents.

— Quand je serai grand, je saurai bien le faire tenir tranquille...

Le père ne prit pas garde à cette prophétie qui devait se réaliser.

L'enfant auquel était apparu le chamois du Gandeggun devint un séminariste. Il étudia chez les Jésuites, à Brigue, et fréquenta plus tard l'université de Vienne. Rentré prêtre dans sa petite patrie, il prononça pour ses prémices une triple bénédiction : la première sur sa parenté, la seconde sur ses ouailles et la troisième sur le Gandeggun. Dès lors, nul ne revit jamais le chamois de malheur. Mais les pierres qu'il projeta jadis parsèment encore la région des Anen et du Gletschergrund, au détriment des alpages de Gugginen et de Gletscher.







Les Pauvres âmes du Glacier

Chacun n'a pas vu le petit lac du glacier, tout là-haut sur l'arête du Hockenhorn. A l'écart de tout sentier, il dort dans son lit de glace, sous l'épaisse couverture des névés, tout le long hiver durant. Mais quand reviennent les chauds après-midi d'été, quand les épis mûrissent dans la vallée, le petit lac du glacier ouvre son gros œil rond. Et il contemple, étonné, ce chaud soleil suspendu au ciel bleu, les innombrables cimes qui l'entourent,

le colosse de pierre qui depuis des milliers d'années monte la garde à son côté, ou bien encore quelque montagnard dont le pas hési-



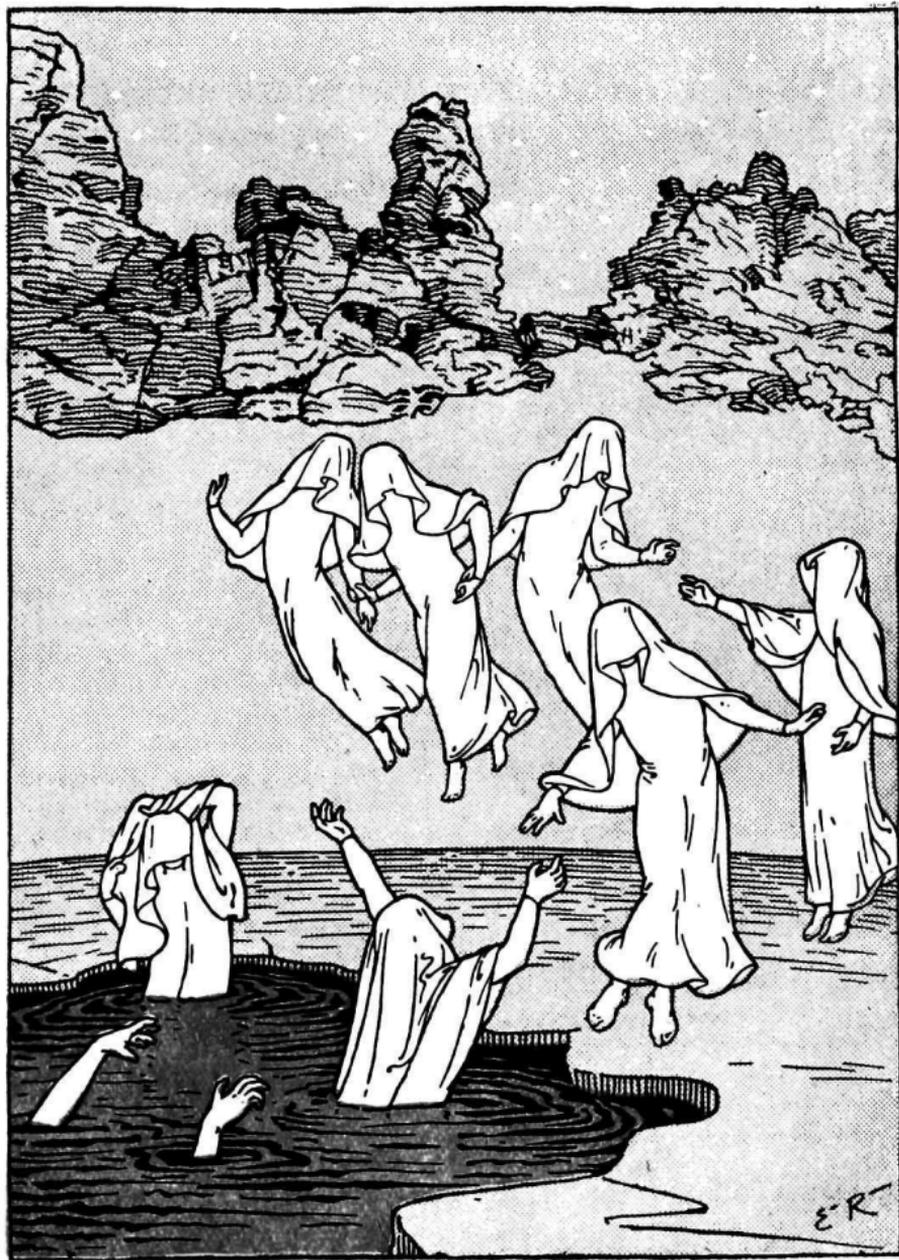
tant soudain sur son étroite rive redoute, semble-t-il, le miroir du petit lac. Heureux l'homme dont le clair regard peut se mirer dans la prunelle bleue et verte du petit lac du glacier ! Car il sourit aux âmes pures et sans reproches, mais se voile sous le regard des méchants.

Ce lac mystérieux cache d'autres mystères encore dans ses profondeurs. D'où tire-t-il donc son eau si pure, à une altitude où les vents chassent éternellement des flocons de neige et où jamais l'on n'entendit murmurer une source ? Elles sauraient nous le dire, les pauvres âmes qui au fond de cette eau étrange soupirent et pleurent sans cesse, languissant après leur délivrance. Car ce sont leurs larmes intarissables qui alimentent le petit lac du glacier d'une eau cristalline si parfaitement pure.

Ces âmes en peine étaient jadis des gens heureux, des jeunes gens et des jeunes filles ne pensant qu'à rire et à s'amuser et qui dansaient à tout propos dans les chalets des hauts alpages ou dans les maisons de la vallée. Avec leurs sourires et leurs beaux yeux trompeurs, ils attiraient leurs compagnons et les entraînaient à des bals et des festins secrets, la nuit, dans les chalets clos. Maintenant, au fond du petit lac, leurs âmes en

peine rachètent, au prix de larmes sans fin, toutes les mauvaises pensées, les convoitises et les mensonges par lesquelles ils séduisirent leurs frères ; elles paient de leurs larmes de pénitence chacune des gouttes de sueur qui roulèrent de leurs fronts sur les planchers, les soirs de « veillée ». Mais lorsqu'elles auront versé leur dernière larme de repentir, les pauvres âmes prendront leur essor, par une claire nuit d'hiver, et purifiées, rendues éclatantes comme les étoiles, elles monteront plus haut que les astres, vers leur Créateur et Rédempteur.

Parmi les pauvres âmes du glacier, certaines sont condamnées à pleurer des années durant, voire des centaines d'années, dans leur solitude glacée. Les nuits de lune elles montent à la surface de leur froide cellule et enlaçant leurs mains pâles, elles dansent une ronde sur la rive abrupte du petit lac. Plus les âmes sont nombreuses, plus longue se fait leur chaîne. Bientôt elle se déroule sinueuse,



en silence, du Petit au Grand Hockenhorn. Seulement, sous cette danse-là, aucun plancher ne craque, aucune musique ne résonne, on n'entend pas une joyeuse youlée : des larmes, rien que des larmes roulent silencieusement sur la neige où un vent glacé les transforme aussitôt en cristaux étincelants. Puis la ronde se rétrécit peu à peu ; la longue théorie des fantômes n'entoure de nouveau plus que le petit lac et la dernière âme rentre à son tour dans la mystérieuse profondeur. A l'aube, le soleil fait briller un instant les larmes cristallines sur la neige, mais elles disparaissent rapidement et il ne reste plus trace du lugubre bal nocturne.

Pendant les nuits d'hiver, la tempête entraîne les pauvres âmes sur les montagnes et les alpages où elles péchèrent jadis. En expiation de leurs fautes, il faut que sans cesse elles repassent, en gémissant dans la tempête, devant ces chalets, ces granges et ces étables où s'égayà jadis leur folle jeunesse. « Assez

festoyé, assez joué ! » disent-elles aux vivants. « Rentrez chez vous, fermez vos fe-



nêtres et tirez les verrous. Recommandez vos âmes à Dieu et songez à la fin de toutes choses ! »

Un soir d'été, il y avait fête dans un chalet au pied du Hockenhorn. Un musicien avait

été engagé pour le bal et la cave et la cuisine mises à sac pour régaler les invités dont quelques-uns venaient de fort loin. La chambre étant exigüe, il y faisait, à l'heure du bal, une chaleur à faire fondre les vitres. La sueur perlait sur le front des danseurs et roulait sur les joues. Soudain, au beau milieu d'une danse, la porte s'ouvre. Rapide comme la pensée, une figure blanche a franchi le seuil et s'est jetée sur le banc du poêle, où elle frissonne en gémissant à haute voix : « Oh ! que j'ai froid ! Oh ! que j'ai froid ! Et il faut qu'aujourd'hui encore je monte sur la plus haute arête... »

Instantanément, une atmosphère glaciale s'était répandue dans la pièce surchauffée. Les gouttes de sueur gelaient sur les fronts et les joues pâlies d'effroi des danseurs ; toute la compagnie frissonnait et claquait des dents ! Une des pauvres âmes du petit lac avait voulu faire toucher du doigt à cette jeunesse désordonnée, sa faute et le châtement

réservé aux fêtards. La bande se dispersa promptement.



Comme bien d'autres, cet événement devait rester secret. Cependant on se l'était tant ra-

conté à l'oreille qu'un jour le secret fut divulgué à haute voix sur la place du village. Un soldat revenu depuis peu de l'étranger en rit bien fort, disant qu'il ne croyait pas un mot de cette histoire. Et pour prouver qu'il était un esprit éclairé, il décida d'aller au fond des choses.

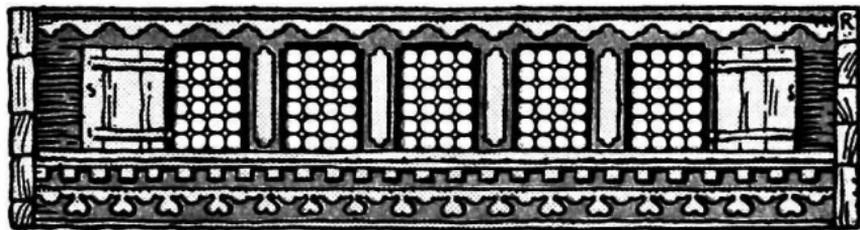
Un beau matin, fusil à l'épaule et plumet au chapeau, notre homme se met en route pour le petit lac du glacier. Parvenu au bord de l'eau, il remarque qu'une mince couche de glace la recouvre, voilant ainsi l'œil cristallin du glacier. Le soldat prend alors sa carabine dans la main droite, pose sa main gauche sur sa poitrine et, comme s'il voulait prendre à témoin le vaste cirque de montagnes alentour, il s'écrie d'une voix tonnante : « S'il est vrai que les âmes des trépassés habitent ce lac, qu'elles le manifestent par un signe et je le croirai. »

En disant ces mots, le vaillant soldat enfonce la crosse de son fusil dans le lac, puis il

la retire. Peut-il en croire ses yeux ? Aussi loin qu'il l'a plongée dans l'eau, la crosse de sa carabine a fondu comme de la cire au feu... A partir de ce jour-là, le soldat ne mit jamais plus en doute la présence des pauvres âmes dans le petit lac du glacier.







La « Veillée » chez Véréne

« Cent vaches tachetées paissant où est le glacier ! » soupirent les pâtres des Alpes. En maints endroits, il en était ainsi jadis. De vastes territoires où les glaciers poussent de leurs pieds de géants les moraines vers les vallées, en se cramponnant de leurs doigts puissants aux larges flancs des montagnes, étaient, il y a bien longtemps, de verdoyants alpages où l'herbe abondait. Quelques très vieilles gens se souviennent d'un riche pâturage qui jadis s'étendait sur toute la combe

entre les Jäginen et le Grosshorn, et comment disparut à jamais sa splendeur.

Cette alpe-là, appelée Heimalp, appartenait au plus riche habitant de Lötschen. Un chalet s'y trouvait au lieu dit aujourd'hui « Heimisch Eggen », juste en face du pâturage des Anen. Tout l'été, Véréne, la fille aînée du riche paysan, régnait en maîtresse au chalet. Sa mère désirait lui adjoindre une servante d'âge mûr — plus encore comme porte-respect que comme aide — mais Véréne était grande et forte comme un homme et son père trouvait qu'elle s'en tirait très bien à elle seule. Cet arrangement plaisait fort à la jeune fille et il ne restait à sa mère d'autre ressource que de la recommander au Tout-Puissant, en lui envoyant chaque soir en pensée, sa bénédiction maternelle.

Un soir cependant, la mère de Véréne ne se sent plus d'inquiétude. Elle va prendre son dernier-né dans son berceau et, malgré l'obscurité, monte vers l'alpe où se trouve sa fille.



Arrivée au bord du petit lac de Gugginen elle aperçoit de la lumière dans le chalet et bientôt distingue un tapage de musique et de danse, entremêlé de folles youlées. Saisie de crainte, la pauvre mère se hâte, entre au chalet et regarde à travers l'étroite vitre ronde et enfumée de la porte de la salle. Hélas ! son pressentiment ne l'a pas trompée. Le spectacle est plus terrible encore qu'elle ne le craignait : des jeunes gens et des jeunes filles accourus de tous les alpages voisins dansent là à perdre haleine, tandis qu'au milieu de la ronde Messire Satan lui-même bat gaillardement la mesure de son pied fourchu... Les malheureux danseurs ne s'aperçoivent de sa présence qu'à l'instant où la porte s'ouvre. Crachant feu et flamme de dépit, le Malin siffle entre ses dents : « L'innocence triomphe, mais la dernière âme m'appartiendra. »

O malheur ! C'est Véréne qui la dernière s'approche de la porte. Déjà Satan avance

vers elle ses doigts crochus, mais au même instant la mère s'élance dans la chambre avec le petit enfant dans ses bras. A cause de cet innocent, Satan s'attaquerait vainement à la danseuse. Brandissant les poings de rage, il disparaît dans la fumée et la nuit.

La bonne mère essuie de son front une sueur d'angoisse. Tandis qu'elle régale ses hôtes de toutes les réserves de la cuisine, Véréne tend à sa mère, pour toute récompense, une tasse de petit-lait qu'elle devra partager avec le petit enfant.

La pauvre femme n'essaie même pas d'attendrir un cœur si dur et si froid. Son petit dans ses bras, elle fuit le toit de son ingrate fille. Et tandis qu'elle s'avance, solitaire, de lourdes larmes tombent de ses yeux sur le sol où elles se changent en glaçons, en fleuves de glace qui, roulant sur les traces de la malheureuse mère, comblent bientôt la vallée toute entière.

Depuis cette nuit-là, le riant alpage de

Heimisch est enseveli sous un profond glacier. Quiconque passe à Heimisch-Eggen à l'heure de minuit, voit s'avancer, venant de tous côtés, des pâtres et des jeunes filles en costumes démodés. S'il était permis de leur demander où ils vont, ils répondraient : « A la veillée chez Véréne, à Heimisch-Eggen. »







